

Document Citation

Title	Note sur La commare secca
Author(s)	Adriano Aprà
Source	<i>Publisher name not available</i>
Date	1965 Mar
Type	review
Language	French
Pagination	No. 164
No. of Pages	1
Subjects	
Film Subjects	La commare secca (The grim reaper), Bertolucci, Bernardo, 1962

Note sur *La commare secca*

La commare secca (1962), de Bernardo Bertolucci, malgré ses origines pasoliniennes (sujet de Pasolini, scénario de Bertolucci en collaboration avec Sergio Citti, celui que Pasolini nomme son « lexique vivant ») et malgré une volonté déclarée de faire avant tout une expérience stylistique, est un film personnel qui, avec *Prima della rivoluzione*, représente l'un des deux termes, encore bruts, encore incertains, d'une biographie spirituelle qui va se libérant vers la maturité. Si *Prima della rivoluzione* est cette interrogation tournée vers la maturité, *La commare secca* est la révocation d'une époque enfantine tournée vers l'interrogation. Trois épisodes du film au moins ont pour personnage l'adolescence : c'est-à-dire surtout une façon de voir la réalité propre à l'adolescence, avec ce sentiment de continuelle découverte, d'émerveillement, toujours suspendu, toujours éphémère. Dans la dernière séquence du film, le plan du pédéraste qui dénonce l'assassin concrétise dans l'action (la danse interrompue), dans le regard (désolé, muet), la fin de quelque chose : une réalité — la réalité — qui vient violemment briser une autre réalité, faite de sensations imprécises, de sentiments imprévus. C'est la pluie qui suit le soleil, c'est la nuit qui suit le jour, c'est la découverte du voleur et son cri, après son errance dans un bois très japonais en une continuelle et extatique révélation ; c'est le sommeil qui clôt tristement la tournée du petit soldat (Allen Midgette, qui sera Agostino dans *Prima della rivoluzione*), une journée passée à échanger avec le décor romain des contacts fugitifs qui s'évaporent au soleil ; c'est surtout la fin du quatrième épisode, le plus beau sans doute, avec le Tibre qui sépare les deux amis et souligne la découverte, après l'amour, de la trahison. (Dans le second épisode, il y a une tentative — tout à fait réussie selon moi — d'ironiser sur la situation décrite : un tango langoureux sert de contrepoint à l'histoire d'un souteneur qui abandonne sa prostituée, la mise en scène accentuant encore les traits les plus extérieurs du couple.) Cette antithèse des deux saisons de la jeunesse peut se retrouver dans la structure du film, dans un double schéma (l'interrogatoire, le réveil de la victime) qui, d'un côté, donne au film le rythme d'une « ballade » sur les différents aspects d'une même ville (et le second épisode trouve aussi sa raison d'être en ce sens), de l'autre représente le stade « rationnel » superposé au « sentimental ». *La commare secca*, il est vrai, perd de son poids dans les expériences de langage où le Bertolucci cinéphile se mêle au Bertolucci poète : mais l'exigence elle-même de l'expérience est le signe d'un talent qui ne se contente pas de transcrire passivement le « déjà vu », mais, évitant les dangers d'un faux avant-gardisme, recherche une façon concrète de témoigner du présent : la plus sûre promesse du « jeune cinéma italien ».

Adriano APRA'.

N° 164 Mars 1965